

Un Printemps chrétien

Dans un livre récent fort intéressant, (*Après la Démocratie*, 2008), Emmanuel Todd, historien et démographe, n'hésite pas à affirmer : « *l'effondrement terminal du catholicisme, amorcé au milieu des années 60, n'est devenu manifeste que dans les années 74-80... L'athéisme a triomphé, il est bien entendu synonyme de liberté* »...

D'une façon plus générale, un sondage de Janvier 2011 d'Harris Interactive montre que les "croyants" ne représentent plus que 36% de la population, les athées les talonnant avec 34%, quant à ceux qui ne savent pas si ils croient en Dieu mais se posent la question ils sont encore 22% et ceux qui ne se posent pas la question 8%. D'autres sondages en annexe précisent ces données.

Mais l'observateur attentif et perspicace qu'est E. Todd ne se laisse-t-il pas obnubiler par une conséquence apparente et partielle de ce qu'il soulignait dans un autre de ses livres (*Le rendez-vous des civilisations*, 2007, en collaboration avec Y. Courbage) : l'alphabétisation massive des femmes, après celle des hommes, amène des conséquences majeures sur les croyances et les pratiques sociales et religieuses de toutes les sociétés concernées, et notamment sur la transmission de traditions qui les avaient jusqu'ici marginalisées si ce n'est opprimées.

L'erreur d'E. Todd, bon connaisseur des pays musulmans, n'est-elle pas de confondre une certaine prégnance de l'Église catholique sur la vie sociale du monde chrétien, prégnance qui a duré quelques seize à dix-sept siècles, avec celle de la société musulmane, qui, justement, n'ayant pas "d'église" se diffuse par l'ensemble des forces sociales et même politiques.

D'autant plus qu'il ne remarque pas les pousses nombreuses qui germent sur le grain d'une "Église" qui meurt et il ne voit pas que les conclusions qu'il porte sur ce printemps arabe, rendu possible par l'alphabétisation et la culture généralisée, concernent aussi ce printemps chrétien qui surgit de tous cotés dans le monde.

Après un rappel historique sur l'évolution du monde chrétien, notamment dans nos vieilles chrétientés occidentales, et de l'Église catholique, à partir du constat de la situation actuelle grâce aux études statistiques et aux analyses et enquêtes d'opinions récentes, j'essaierai de dégager les promesses de renouveau, les jeunes pousses bien visibles qui empêchent de prendre au pied de la lettre le triste constat d'E. Todd.

Si "*effondrement terminal*" il y a, c'est celui d'une certaine forme d'Église, inventée sur le modèle de l'empire romain puis sur ses ruines, Église qui a méconnu et travesti deux des principes essentiels prêchés par son fondateur Jésus de Nazareth :

- Jésus a toujours refusé le pouvoir, c'est pourquoi il se défendait d'être le Messie attendu par les Juifs. Il se voulait, il se veut toujours, serviteur de l'humanité, en réalité et pas en titre (et encore moins selon la formule caricaturale "serviteur des serviteurs").

- Jésus a toujours refusé de juger "Moi, je ne juge personne", rappelle Jean l'Évangéliste. Le pouvoir donné à ses amis était de délier plutôt que lier, d'ouvrir les portes du "Royaume" plutôt que les fermer, quant à Pierre, il lui demanda de "confirmer ses frères" plutôt que les condamner.

Et, au cœur du message de Jésus, il y a l'appel à la liberté des Enfants de Dieu. J'ai conscience que mes paroles pourront choquer, voire blesser certains. Elles ne sont que l'expression d'un amour exigeant pour l'Église que j'ai toujours refusé de quitter, même sur la pointe des pieds, car c'est par elle que s'est maintenue, répandue, la parole toujours vivante, toujours neuve de Jésus de Nazareth.

I- Aperçu historique

La durée de vie des hommes sur terre étant bien limitée, il est rarement possible d'en constater les succès ou les échecs. Aussi, dans la plupart des cultures, les sages ont inventé une "rétribution" dans un autre monde, que ce soit récompenses ou punitions, réincarnation, résurrection, vie dans un au-delà plein de lumière et de bonheur forcément difficile à imaginer, ou enfer plein de catastrophes...

Il n'en est pas de même des grandes institutions, États ou peuples, religions, Églises... Généralement leur durée de vie dépasse les siècles, parfois les millénaires et inévitablement les erreurs se paient un jour ou l'autre sur cette terre, souvent très cher, guerres, révolutions, hérésies ou schismes... L'Histoire est remplie de ces civilisations, États, religions qui après des périodes brillantes, parfois très longues, sombrent dans la décadence puis un jour dans l'oubli, "*Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles*", écrivait Paul Valéry en 1924.

La conviction des chrétiens que leur Église passerait les siècles, conviction appuyée sur la promesse de leur fondateur, Jésus de Nazareth qu'il les accompagnerait toujours, leur a souvent donné un orgueil bien incompatible avec la volonté même de Jésus.

Et il est facile de constater, au regard de l'histoire que, périodiquement, lorsque l'orgueil fut trop fort, les erreurs trop importantes, il surgissait alors des crises graves, grandes hérésies du IV^e siècle, naissance et expansion rapide de l'Islam, grands schismes, "Lumières" ou "modernisme"...

Il est, alors, intéressant de chercher les faits majeurs qui ont commencé à modifier radicalement, au moins en Occident, les rapports entre le peuple chrétien et son Église, depuis quelques 16 siècles (le christianisme étant devenu religion officielle de l'Empire en 380 par l'édit de Thessalonique décidé par Théodose).

Encore qu'on pourrait s'étonner qu'alors que le mot Église ne se retrouve que deux fois dans la bouche de Jésus, dans l'Évangile de Mathieu (et la première fois sérieusement suspectée d'être apocryphe), le terme aura ensuite un grand succès et deviendra la marque de distinction du Christianisme (voir en annexe la fameuse citation du grand théologien Alfred Loisy qui contribuera à sa mise à l'index).

1- La naissance de "l'Église"

L'édit de 380 met "le ver dans le fruit", le christianisme s'organise en institution de type impérial, hiérarchique, les titres donnés à ses responsables, à l'origine tirés du langage classique, président, évêque (observateur), presbytre (ancien), diacre (serviteur), vont copier les titres romains : prêtre, pontife et même souverain pontife, titre de l'empereur ! Et c'est alors que, d'une façon étonnement récurrente, l'Église, par orgueil et la conviction qu'elle bénéficiait de l'assistance du Saint-Esprit, a quelque peu "gauchi" à son profit les consignes données par son fondateur et n'a cessé de renforcer son pouvoir. Partant du pouvoir de lier/délier les fautes de ses membres, elle a vraiment "inventé" la conception de l'enfer éternel, du purgatoire temporaire, celle de la félicité éternelle, compensation aux difficultés de la vie terrestre, réservée aux fidèles qui bénéficieraient du pardon final donné par l'Église : c'était elle qui ouvrait les portes du Paradis (symbole des clés données à St-Pierre !).

Parallèlement avec la découverte du "péché originel" (invention de St-Augustin), une pesanteur initiale est mise sur l'homme, créé bon certes, mais marqué dès sa naissance par la faute d'Adam, et d'Ève surtout ! Et cette marque l'oblige à passer par le baptême, donné exclusivement par l'Église, qui va le laver de cette faute, par détournement du sens du baptême de Jésus (plongée dans l'Esprit) au profit de celui de Jean-Baptiste. Et conséquence directe du péché originel, on découvre le rôle funeste de la "femme", éternelle tentatrice du faible pauvre homme (contrairement à toutes les pratiques ou déclarations de Jésus) ! Or, pas plus pour les anciens prophètes (Ézéchiël) que pour Jésus, on ne paie les fautes de ses pères.

Et voilà, faute d'avoir pu prendre le pouvoir sur les dirigeants des États, et ce ne fut pas faute de l'avoir essayé, sont mises en place les trois caractéristiques majeures qui vont marquer la prise du pouvoir croissant de l'Église sur le peuple, du monde occidental d'abord, en attendant le monde entier, puis la cause des crises récurrentes :

- L'Église est la seule qui détienne les clefs du Paradis, lieu de bonheur éternel pour les chrétiens qui auront reçu le "viatique", après les difficultés immenses du monde dans lequel survivent bien mal les hommes de l'antiquité tardive ou du Moyen-âge. Et surtout, elle invente la notion de péché mortel capable de vous envoyer directement en enfer ! Invention totalement étrangère à l'enseignement de Jésus qui n'évoque comme péché grave qu'une faute contre l'Esprit fort peu définie par ailleurs. On n'est jamais définitivement condamné.

C'est surtout méconnaître l'enseignement le plus vénérable du caractère "salvifique" de la Mort et de la Résurrection de Jésus qui a sauvé tous les hommes quels qu'ils soient. On en oublie que Dieu ne punit jamais.

- Lentement, mais sûrement, la faute majeure, contrairement à toutes les instructions du Christ, devient la faute contre la "pureté", le "péché de chair". On en oublierait presque l'exigence première de justice, d'amour du prochain et bien sûr, d'amour de Dieu.

- Et, conséquence de tout cela, on voit apparaître le rôle funeste de la femme, fille d'Ève, être faible qui succombe à la tentation, tentatrice elle-même, impure et incapable, sauf exception, d'exercer une responsabilité. Elle aura dorénavant un rôle secondaire, mineur, tout juste bonne à procréer et élever des enfants, au service de l'homme et de son foyer, facile à accuser et à charger de toutes les fautes, les dizaines de milliers de femmes accusées de sorcellerie et brûlées vives entre le XIII^e et le XVII^e siècle en surent quelque chose.

Et pourtant, on a de la peine à trouver tout au long de l'ancien Testament des versets qui condamnent l'attirance mutuelle des sexes et le plaisir qu'ils trouvent à leur compagnie.

C'est aussi en opposition formelle avec toutes les pratiques de Jésus, avant sa mort et même après sa résurrection. Nourri, depuis l'enfance, des écritures de son peuple, même si, curieusement pour l'époque, il semble ne pas avoir pris femme (mais comment aurait-il pu procréer charnellement ?), il partage, selon les Évangiles, comme ses ancêtres ou ses traditions scripturaires, le respect, l'attention affectueuse, amoureuse (?), pour les femmes.

Comment comprendre, alors, les textes et pratiques de la primitive Église ? Que dire d'un Origène se faisant châtrer dans les années 230... pour éviter la tentation ? Que dire d'un Augustin, peut-être mal remis de sa jeunesse dissolue, instillant le poison, toujours vivant, du péché originel, du péché de la chair, de la femme éternelle tentatrice (comme si l'homme ne pouvait être coupable de ne pas maîtriser ses pulsions !) ?

Le comble fut (au XIX^e siècle ou déjà en amorce au Concile de Trente ?) la véritable falsification du texte des "Dix Paroles" pour en faire les "Commandements de Dieu", en vers de mirliton, que j'ai appris, enfant, au

catéchisme, que je n'ai jamais oubliés, qui ont sévi jusqu'à Vatican II et continuent à imprégner bien de nos mentalités. On peut les comparer avec l'original :

6 - *Tu ne commettras pas d'adultère... et... Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement.*

9 - *Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni sa femme ni son âne... et... L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement.*

On peut légitimement s'interroger sur le fondement scripturaire du "péché de chair", de cette fameuse "impureté" inventée par l'Église. De plus, les ordres originaux s'adressaient d'abord aux hommes (dans la *Torah*, *Lévitique* 20,10 : *Quand un homme commet l'adultère...*, comme dans l'Évangile, *Matthieu* 5,28 : *Quiconque regarde une femme pour la désirer a déjà commis, dans son cœur, l'adultère avec elle*), les "commandements de Dieu" les généralisent aux deux sexes et la pratique, finalement, des religions, réserve surtout ce "péché" à la femme ! Il faut dire que lorsque les "commandements de Dieu" ont été rédigés, bien peu de chrétiens avaient une connaissance, même sommaire, de la Bible.

Et pourtant, dans la suite de tout l'enseignement biblique, la première des "Dix Paroles" du Sinaï, faisant déjà référence au rôle libérateur de Dieu, Jésus était venu apporter la liberté aux hommes. En quelques siècles, l'Église institutionnelle, hiérarchique et cléricale (et, accessoirement, uniquement masculine) a confisqué cette liberté s'arrogeant le droit de vie et de mort, sur terre et dans l'éternité. De plus, les clercs ayant seuls la science de la lecture et de l'écriture, l'Église monopolisa la connaissance des Écritures et de leur interprétation.

Et le "peuple de Dieu", inculte et crédule, a plus ou moins accepté pendant plus de quinze siècles ce privilège. La terrible déclaration du Grand Inquisiteur dans *Les Frères Karamazov*, écrite par Dostoïevski il y a plus d'un siècle, n'est pas encore totalement caduque.: *"Tu jugeais, il y a quinze siècles, qu'il était essentiel d'assurer la liberté de la foi. Ne répétais-tu pas, sans te lasser : "je vous apporte la liberté". Et bien tu les as vus ces hommes "libres"....*

Certes, périodiquement, des voix de saints s'élevaient et rappelaient les grandes valeurs de l'Évangile. Si c'était des hommes (St-François, St-Dominique...) l'Église les écoutait un moment, avant de gentiment les ramener à la raison. Si c'était des femmes (Thérèse d'Avila, Catherine de Sienne, Brigitte de Suède...) on les tolérait si elles étaient religieuses, tertiaires de grands ordres ou...reines, on les supportait mal quand elles étaient simples laïques, voire béguines et on est allé jusqu'à les brûler sous l'accusation de "relapse" (Marguerite Porete en 1310, Jeanne d'Arc en 1431).

2- Trois crises graves

Il fallut trois évènements, trois crises graves, au XVI^e, au XVIII^e et au XX^e siècle, souvent à épisodes multiples, pour commencer à bouleverser cet ordre millénaire que certains croyaient immuable. Elles auraient pu emporter l'Église si des hommes, et des femmes, vraiment inspirés, n'avaient pas redressé la situation. Chacune de ces crises s'est terminée par un Concile œcuménique qu'on pensait définitif. L'Histoire montre que tout est toujours à recommencer. Et, en ce début de XXI^e siècle, ce pourrait vraiment être l'effondrement terminal que diagnostique E. Todd, les bouleversements sont tels, dans une telle accélération du temps, que toute la construction patiemment mise au point pendant les 17 siècles précédents s'effondre en quelques décennies, mais en réalité, le message initial redevient audible, tout est possible même s'il n'y a pas encore de concile prévu.

A- la grande crise de la Renaissance

Pour la première fois, à la fin du XV^e siècle on commence à voir un divorce entre la croyance d'une poignée d'hommes, mais suffisamment nombreuse et audible, et le pouvoir quasi totalitaire détenu par l'Église avec le soutien des États.

Une invention capitale a bouleversé le rapport des hommes à la culture : l'invention de l'imprimerie, en 1452, par Gutenberg. Fait, oh combien significatif, le 1er livre imprimé est la Bible. Jusque là, seuls les clercs, dans les monastères ou les écoles cathédrales, savaient lire les rares manuscrits, interprétant et distillant les textes sacrés aux fidèles chrétiens. Possédant seule le savoir, une petite élite dominait sans contestation possible sur les âmes, aidée parfois par un pouvoir séculier ou des méthodes plus ou moins terrifiantes comme l'Inquisition. Les rares opposants étaient promis au mieux à l'exil au pire au bûcher (Jan Hus, précurseur de la Réforme, passe au bûcher en 1415) !

Des hommes de science mettent en cause les convictions établies par la Bible. Dans un premier temps, l'Église croit s'en sortir par des condamnations. Certains, bien protégés, s'en tireront, Copernic (né en 1473), Tycho Brahé, Galilée (ce dernier s'en tire plus ou moins bien, il était trop près du centre), d'autres périront dans les flammes comme Giordano Bruno (en 1600, pour avoir essayé de donner une dimension théologique aux découvertes de Copernic)...

Et, grâce aux premiers livres, d'un seul coup, le savoir se répand, des clercs, comme Luther en 1517, des laïcs, comme Calvin ou Érasme, publient des thèses plus tout à fait orthodoxes, c'est à dire n'ayant plus la bénédiction de l'Église, répandent surtout leurs idées par des canaux indépendants, persuadent suffisamment de gens, y compris des têtes couronnées, pour sauver leur tête, ou leur peau...

C'est un véritable séisme qui secoue non seulement l'Église romaine et ses relais locaux monarchiques qu'elle a consacrés comme de droit divin, mais la hiérarchie même des croyances : la parole digne de foi n'est plus celle de l'Église mais la "parole de Dieu" écrite dans la Bible, accessible dorénavant à chacun, "*sola scriptura*", proclame Luther. On ne conteste pas encore les vérités de foi, c'est l'interprétation des grands textes bibliques donnée par la tradition ecclésiale qui est contestée. Au nom de la vigueur des écritures inspirées, on met en cause l'interprétation et la pratique.

L'Église romaine refusera le dialogue ou la contestation et va tenter d'établir des barrages mais ce sera vainement et d'autant plus vainement que la conduite, pour ne pas dire les turpitudes, du haut clergé romain, à commencer par celle du Pape lui-même, pose vraiment de graves problèmes, sans compter l'orgueil démesuré dont fait alors preuve la papauté (construction de St-Pierre de Rome) !

Ce sera le grand malheur du schisme de la Réforme, avec des violences récurrentes pendant plus d'un siècle, des pays entiers se détacheront de l'emprise romaine. Il faudra de grands réformateurs, fidèles à l'Église, comme Ignace de Loyola et ses amis, Charles Borromée, et surtout le **Concile de Trente** (1545-1563) pour aider l'Église Romaine à se réformer profondément à son tour et revoir la formation de ses clercs, devenue indispensable avec le développement rapide de la culture permis par l'imprimerie. Mais l'incendie ne sera pas éteint, il durera encore tout le XVII^e siècle.

La liberté a explosé dans le cœur des hommes, aussi bien ceux qui ont rejoint la religion réformée que ceux qui sont restés dans le giron de l'Église catholique. Cette liberté sera au cœur de la Renaissance et un siècle plus tard le ferment du mouvement des Lumières en France ou de l'Aufklärung en Allemagne.

B- La crise des Lumières et le modernisme

La culture se répand, les Universités rayonnent dans toute l'Europe et surtout les "collèges", inventés par la nouvelle congrégation des Jésuites (fondée en 1540 par le basque Ignace de Loyola), donnent aux enfants de l'élite une sérieuse formation humaniste.

Des philosophes, des mathématiciens, des physiciens de grand génie (Spinoza, Hobbes, Leibnitz, Newton, plus tard Kant, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Condorcet...) posent toutes les bases de la philosophie et de la science modernes.

De nouveaux rapports se créent entre les hommes, des femmes de qualité, issues de la noblesse, se font remarquer par leur intelligence, leur science (je citerai particulièrement Emilie du Chatelet, mathématicienne et physicienne, traductrice de Newton et maîtresse de Voltaire). Tous plus ou moins en bordure de l'Église, sans qu'ils n'affichent d'ailleurs d'athéisme, ils vont développer les grandes idées de tolérance, liberté, égalité, qui trouveront, pour la première fois, une formulation politique dans deux textes absolument majeurs :

- la Déclaration d'Indépendance américaine de 1776. J'en cite le début :

Lorsque dans le cours des événements humains, il devient nécessaire pour un peuple de dissoudre les liens politiques qui l'ont attaché à un autre et de prendre, parmi les puissances de la Terre, la place séparée et égale à laquelle les lois de la nature et du Dieu de la nature lui donnent droit, le respect dû à l'opinion de l'humanité oblige à déclarer les causes qui le déterminent à la séparation.

Nous tenons ces vérités comme allant d'elles-mêmes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont dotés par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. Les gouvernements sont établis parmi les hommes pour garantir ces droits, et leur juste pouvoir émane du consentement des gouvernés...

- la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen de 1789. Treize ans plus tard, on est passé du Créateur, Dieu de la Nature, à l'Être Suprême :

*L'Assemblée nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être Suprême, les droits suivants de l'homme et du citoyen : **Art 1-** Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune...*

Ces idées, vont faire exploser les systèmes monarchiques de droit divin, hérités de l'Empire romain d'Orient. Du coup et bien que ces idées soient, en fait, totalement inspirées du christianisme, l'Église s'y opposera de toute la force de ses moyens. Et, de ce fait, elles vont détacher de la pratique religieuse des pans entiers des vieilles chrétientés : dès le milieu du XVIII^e siècle, se déchristianise, en France, un bloc considérable, plus du tiers de la population, tout le Bassin parisien, étiré le long d'un axe oblique, des Ardennes à Bordeaux, avec la majeure partie de la façade méditerranéenne. La pratique religieuse ne s'y relèvera plus. Ce n'est plus l'interprétation des Écritures qui pose problème, c'est carrément la foi elle-même, en même temps que la crédibilité de l'Église, qui est mise en question.

La Révolution française apportera un traumatisme de plus, avec la Constitution Civile du Clergé, les persécutions et massacres de prêtres et surtout l'exécution du roi, approuvée par un vote de l'Assemblée. L'Église ne peut accepter cette nouvelle organisation et, même si Restauration et Empire (un Concordat est signé entre le Vatican et N. Bonaparte, 1^{er} consul, en 1801) font espérer un retour au système antérieur, quelque chose a été rompu, le magistère catholique n'a pas su voir ce qu'il pouvait y avoir d'évangélique, voire

même de prophétique, dans le nouveau régime démocratique ou la magnifique devise de la République. En opposition avec les préceptes évangéliques et toute la tradition, Rome, relayée par les évêques, a pratiquement empêché, tout au long du XIX^e siècle et en fait jusqu'à la guerre de 14-18, les catholiques d'intervenir dans l'action politique directe, les confinant dans l'action éducative, sociale ou caritative, ou même la franche opposition à la "gueuse".

Des condamnations spectaculaires comme celle de La Mennais en 1832 (encyclique **Mirari vos**), dont le tort était de vouloir *réconcilier Dieu et la liberté*, sans oublier le catastrophique **Syllabus** de 1864, n'ont peut-être pas écarté définitivement les chrétiens de l'action publique, elles ne les y ont certes pas précipités...

Pendant ce temps, les recherches théologiques, l'exégèse biblique, utilisant les moyens modernes d'analyse des textes et même l'archéologie, se développent en France et encre plus en Allemagne, souvent en marge de l'Eglise qui tente par tous les moyens de conserver l'exclusivité de l'interprétation biblique et évangélique, souvent très littérale. L'immense succès de la **Vie de Jésus**, publiée en 1863 par le grand historien et hébraïsant Ernest Renan, aussitôt condamnée par l'Index, provoque un énorme scandale (il est exclu du Collège de France).

Le **Concile de Vatican I**, convoqué à la veille de la guerre de 1870 et interrompu brutalement après le vote, incomplet, du dogme de l'infaillibilité pontificale, n'a pas arrangé les choses. Le divorce entre l'Eglise, et donc les Chrétiens, et les pouvoirs publics va se développer durant toute la fin du XIX^e et jusqu'après la guerre de 14-18. Il faut dire que le traumatisme des "inventaires", suivant la loi de séparation de 1905, n'y a pas aidé. Même si, aujourd'hui, nous ne pouvons que nous réjouir de cette séparation, n'oublions pas le déchirement qu'elle provoqua à l'époque.

Rome ne se dédouanera que bien après Vatican I : Léon XIII, en poussant le Cardinal Lavignerie à prononcer le fameux toast d'Alger en 1890, lançant la politique de ralliement des catholiques à la République, puis avec l'encyclique **Rerum Novarum** en 1891, commencera à mettre un peu les pendules à l'heure, tout en refusant de donner un sens politique à l'inspiration chrétienne (1901). Il faudra attendre Pie XI, avec sa déclaration de 1927, restée classique: "*Le domaine de la politique est le champ de la plus vaste charité, la charité politique...*" (ce qui ne l'avait pas empêché, en 1924, de condamner l'alliance avec les socialistes...) pour que les chrétiens se sentent à nouveau en phase avec l'histoire moderne. Mais que de dégâts, de traumatisme, de perte de crédibilité de l'Eglise dans le peuple profond !

En fait, c'est le **Concile Vatican II**, lancé par le Pape Jean XXIII en 1962 et clos sous Paul VI en 65 qui va permettre l'entrée de l'Eglise dans l'époque moderne, marquant son ouverture au monde et à la culture contemporaine.

II- Les bouleversements de l'époque Moderne

Vatican II n'a cependant pas résolu tous les problèmes et sa mise en application se heurte au conservatisme de la curie romaine pour ne pas dire d'une bonne part de la hiérarchie, prenant mal en compte l'évolution ultérieure de la société.

À nouveau, des bouleversements en profondeur, rapides et inouïs, se produisent dans le monde dès la fin des années 50, trop tard pour avoir pu être pris en compte par les pères conciliaires de Vatican II. Les hommes et les femmes de ma génération les ont vus directement, souffrant souvent du décalage entre la situation qu'ils traversaient et la réaction de notre Eglise, pour ne pas dire l'incohérence qu'ils ressentaient souvent entre ses décisions et les préceptes évangéliques, pour ne pas dire les consignes des apôtres (y-compris St-Paul), de plus en plus lus, étudiés, commentés, par des chrétiens aidés par une littérature et des médias catholiques florissants.

Je vois, pour ma part, trois bouleversements majeurs dont nous n'avons pas fini de tirer toutes les conséquences. Je parlerai surtout pour la France, que je connais le mieux, certes, mais c'est valable pour l'ensemble du monde occidental, particulièrement les vieilles chrétientés d'Europe de l'Ouest, du Canada ou de l'Amérique du Sud.

a- L'état des croyances des français(e)s, fonction de leur niveau d'études

Alors qu'en 1950, mon année du bac, seuls 5% des français y avaient accès et leur moitié seulement poursuivaient des études supérieures, on en est à près de 80% aujourd'hui. Révolution incroyable dans sa brutalité : les français sont devenus capables, globalement, de s'informer, réfléchir, décider, par eux-mêmes. Et je ne parle pas de l'explosion des informations données par les médias ou internet.

Parallèlement les progrès de la médecine, de l'hygiène, de l'alimentation, ont brusquement allongé considérablement l'espérance de vie, et en bonne santé, pour la plupart de nos concitoyens.

Du coup, s'est effondré définitivement le fonds de commerce traditionnel de l'Eglise qui reposait sur la croyance simple que notre vie difficile, brève, douloureuse souvent, soumise à tant d'aléas, n'était finalement pas grand-chose face à la félicité éternelle du Paradis dont l'Eglise fixait les conditions d'accès et, surtout, détenait les clefs par la distribution des sacrements et l'absolution finale !

Mieux informés, menant pour la plupart une vie moins précaire, plus ouverts au doute systématique, saisis, deux siècles après les élites, par l'esprit des Lumières, nos concitoyens, chrétiens ou non, ne croient plus guère à l'enfer et encore moins aux conditions posées pour l'accession au paradis. Quant à l'excommunication ? La levée récente de celle des évêques schismatiques lui a porté le coup de grâce ! En conséquence, les quelques grands interdits encore posés par le Magistère catholique tombent complètement à plat. Et pourtant, on peut se demander si, malgré Vatican II, notre Église, au fond d'elle-même, au niveau de ses grands responsables, notamment de la Curie romaine, a compris qu'elle devait repenser de fond en comble nombre de ses "dogmes", son mode d'exercice du pouvoir, si elle a vraiment compris le fameux message de Jean-Paul II, *N'ayez pas peur !*, si elle est décidée à faire confiance aux chrétiens. Se dirige-t-elle *Vers une Église de la confiance*, comme le souligne le dernier beau livre d'Albert Rouet (ancien archevêque de Poitiers) ?

Il est temps de mettre de côté toutes ces "inventions" humaines et de revenir au plus beau message dont les hommes puissent disposer, à cet Évangile qui, depuis 2000 ans, n'a pas pris une ride. Mais comment l'annoncer au "tout-venant", comme savait si bien le faire Jésus ? Le pape Benoît XVI vient d'annoncer la création d'un dicastère pour la *nouvelle évangélisation*, et la convocation d'un synode en 2012. Nous ne savons pas trop ce que ça veut dire, il faut être attentif.

La messe dominicale, lieu et moment privilégié de rencontre des chrétiens, d'écoute de la bonne Nouvelle, est de plus en plus délaissée (4% des Français seulement sont des "pratiquants réguliers" et ça diminue régulièrement). Qui la fréquente ? Des vieux (comme moi), des "tradi", quelques rares jeunes... Pour tous les autres, et aussi pour ceux qui continuent à y venir, elle est de plus en plus ringarde, triste souvent, sans aucune convivialité. Les prières, souvent débitées machinalement, datent d'une autre époque, totalement déconnectées avec la réalité. Les chants et cantiques, n'en parlons même pas, bien

souvent la pauvreté de la musique et des textes est à pleurer. Les extraits bibliques, parfois très abscons, ne correspondent souvent plus à la réalité d'aujourd'hui, ils mériteraient d'être introduits, expliqués, mis en cohérence. Ils sont bien souvent mal lus par le laïc de service ou celui qui, arrivé un peu avant l'heure, est recruté sur le moment, les homélies sont à peine écoutées... Nous ne sommes plus à l'époque où la messe dominicale était le lieu de rendez-vous hebdomadaire d'une communauté qui n'avait guère de distraction le reste de la semaine. À l'époque du cinéma, de la télévision, il faut revoir de fond en comble les célébrations pour y retrouver la joie de la rencontre, du partage de la Bonne Nouvelle et du corps du Christ. Il devient capital de former prêtres et lecteurs à la lecture, à la communication. Nos prêtres bénéficient d'une bonne formation théologique, philosophique..., mais leur a-t-on appris à communiquer, à animer une assemblée ? Regardons certaines célébrations où le peuple de Dieu, toutes catégories confondues, se presse, ce qui se passe souvent dans les communautés pentecôtistes ou évangéliques. Cherchons pourquoi !

Et pourtant, il y a près de vingt siècles, vers 120-130, à l'orée de l'Église, un philosophe de Rome, devenu chrétien, Justin, racontait la célébration eucharistique.

Même si on y voit déjà l'essentiel de notre messe, quelle joie alors, quelle convivialité si souvent absente de nos messes d'aujourd'hui ! (Voir annexe *1ère apologie de Justin*)

b- Reconsidérer la place des femmes et de la sexualité dans notre Eglise

Durant ces 50 dernières années, nos compagnes, nos filles, en Occident du moins, ont acquis une formation, un niveau de responsabilités, économique, politique, social, sans équivalent dans l'histoire de l'humanité et cette évolution est loin d'être achevée.

Partout, sauf dans notre Église et les réactions deviennent de plus en plus vives. Il est très intéressant de lire la remarquable *Histoire des Chrétiennes* d'Elisabeth Dufourcq.

Comme le fait remarquer, à juste titre, le P. J. Moingt s.j, dans un remarquable article de la revue jésuite *Etudes* de Janvier 2011, bien plus que les hommes, ce sont les femmes, nos mères, qui, depuis 2000 ans, ont maintenu la foi chrétienne, ont été les vraies transmettrices du message. Ce sont elles qui ont éduqué tous les petits chrétiens, avant même les clercs, ce sont elles qui ont poussé, accompagné, ceux qu'elles sentaient le mieux disposés vers la prêtrise.

Or, l'évolution de la société n'a pas été suivie d'une évolution dans l'Église, sauf cas exceptionnel, et les femmes s'en sont éloignées de plus en plus (la parution de l'encyclique *Humanae vitae* n'a pas été neutre, j'en reparlerai). Plus de femmes, plus de transmission, plus de baptêmes d'enfants, plus de prêtres....

Oh, certes, restent quelques familles traditionnelles, ce sont elles qui suscitent encore quelques vocations, et bientôt le petit nombre de prêtres qui sortira de nos séminaires sera bien "tradi" ! (cf sondages en annexe, lire également *Lettres à un jeune prêtre*, de Pietro de Paoli, Plon 2010).

Il est temps, il est urgent, d'opérer une véritable révolution dans notre Église, de tendre, comme dans la société civile, à la parité homme/femme, même s'il est peut-être prématuré de prévoir l'accès des femmes au sacerdoce (mais sans leur fermer définitivement la porte comme le pape croit l'avoir fait). Et, bien sur, cette égalité vade pair avec l'octroi de vraies responsabilités. Continuer comme nous le faisons serait proprement suicidaire pour l'Église comme l'écrit J. Moingt.

Qu'en est-il des femmes dans l'Église depuis les Évangiles ?

Dès les tout premiers récits que nous rapporte l'Évangile de Luc, nous sommes à l'instant même de la traversée du miroir de notre histoire religieuse symbolique : et la manifestation la plus remarquable de cette traversée c'est, peut-être pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la prise d'autonomie, simple et déterminée, des femmes. Marie n'a pas attendu le feu vert de son "chef et seigneur" pour donner son accord à la proposition de l'ange et partir "en hâte" retrouver sa cousine Elizabeth dont l'ange lui a annoncé la grossesse, lui en a-t-elle-même seulement parlé ?

Elizabeth n'attend pas la décision, capitale et traditionnelle, du père qui, en donnant son nom à l'enfant qui vient de naître, le reconnaît comme sien. C'est elle qui rompt calmement la tradition et choisit le nom que le père ne peut plus qu'entériner.

Moment capital de l'histoire de l'humain qui annonce toute la pratique ultérieure de Jésus vis-à-vis des femmes comme des hommes d'ailleurs, telle que nous la racontent les quatre évangélistes. Et pourtant, sitôt l'Ascension, et même de la part de Luc, dans les Actes des Apôtres, tout redevient comme avant et Paul, dans l'Épître aux Galates (qui a bien des qualités par ailleurs) a le culot d'affirmer "le mari est le chef de sa femme" ! Il avait une excuse... il n'avait pas pu lire l'Évangile.

Nous savons bien, malheureusement, je l'ai montré plus haut, ce que pense encore l'Église de l'amour humain hors le mariage, de la sexualité, de la place de la femme, même si elle commence à évoluer depuis peu. Cela confirme la forte impression, fautive peut-être, orgueilleuse sûrement, que dans ce domaine, depuis très longtemps, tout au moins au niveau de sa haute hiérarchie (totalement masculine et célibataire), elle n'est pas sur la bonne voie. Cela ne date pas d'hier, ses responsables semblent avoir oublié les comportements de leur fondateur vis-à-vis des femmes (rappelons nous la Samaritaine, la femme adultère, la Cananéenne et surtout Marie de Magdala...). Malgré les indications et la pratique, on ne peut plus claires, de Jésus, avant et après sa Résurrection, l'Église, par son magistère, continue à reléguer la femme en arrière plan, lui refuse toute responsabilité majeure, bref a peur d'elle.

Généralisant le fameux "*croissez et multipliez vous*" de l'origine, l'Église s'est crue autorisée à refuser la limitation des naissances (*Ayez autant d'enfants que le Bon Dieu vous envoie !*), sans, bien sûr que, nulle part, dans l'Écriture (1^{er} ou 2^e Testament), il n'en soit question. Seules les "méthodes naturelles" ont été déclarées licites, d'où l'interdiction de la contraception ou du préservatif et ceci en grande contradiction avec la pratique séculaire de la plupart des chrétiens, en France tout au moins (mis à part les plus scrupuleux) C'était déjà tout le sens de l'encyclique *Casti Connubii* de Pie XI en 1930. Ce fut encore celle de Paul VI, avec *Humanae Vitae*, en 1968. C'est toujours le point de vue du magistère romain encore imprégné de cette morale machiste et anti-plaisir qui a poussé les théologiens "post lumières" à multiplier interdits et fermetures.... Malgré les avancées assez nettes de Benoît XVI, ils ont oublié que créés à l'image de Dieu, homme et femme, Dieu lui-même trouva ça très bon. Dans l'Évangile, si Jésus ne nie pas la faute que constitue l'adultère, y-compris en pensée, il n'en condamne pas pour autant l'auteur (ou la victime !), quant aux prostituées elles seront avant nous dans le Royaume, et la femme (était-elle pécheresse ?) qui a répandu du parfum de prix sur lui, dans le monde entier et dans la suite des temps on rappellera son geste...

Et, que dire de la condamnation claire et nette par l'Église de la pratique, pourtant de plus en plus généralisée, de la cohabitation de nos jeunes avant le mariage (s'il finit par arriver), condamnation qui éloigne, parfois définitivement, tant de jeunes de la pratique sacramentaire ? Que dire de l'excommunication, au sens propre du terme des divorcés remariés (surtout lorsque cela concerne l'épouse abandonnée qui finit par se remarier ou... vivre en concubinage) ? L'absence de cohérence entre le message de Jésus : "*Je ne te condamne pas...Moi, je ne condamne personne... Venez-à moi*", et la pratique séculaire, et encore actuelle, de condamnation, d'exclusion, par l'Église est un total contre-témoignage, une totale incohérence, de moins en moins supportable par le peuple chrétien (sans le développer plus, c'est le même problème avec l'homosexualité, les parents accueillent, l'Église rejette !).

Vraiment, plus je cherche moins je comprends ce contresens, cet abus de sens des Dix Paroles, dont le magistère de l'Église se rend coupable depuis si longtemps, qui lui permet, se focalisant sur la morale sexuelle (qu'elle fasse donc confiance à la conscience "éclairée" de ses ouailles !), de faire plus ou moins abstraction des véritables consignes de Jésus, telles que les rappelle Mathieu dans le chapitre 25 de son Évangile (*J'avais faim, j'étais nu, en prison...*).

Pour information, *Intervention du P. Timothy Radcliffe (extraits)*, Ancien Maître Général des Dominicains, devant le clergé de Dublin (Irlande) fin 2009 : ... Si nous considérons notre bien-aimée Église au cours des siècles récents, nous avons véritablement la sensation de nous être davantage comportés comme a été associé au comportement sexuel. Nous avons dit aux familles comptant un grand nombre d'enfants qu'aucune contraception n'était permise, aux jeunes gens qui n'ont pas les moyens de se marier qu'ils doivent contrôler leur activité sexuelle de façon stricte – pas plus de dix secondes pour un baiser – et aux homosexuels que rien n'est permis et qu'ils doivent avoir honte de leur sexualité. Or, indépendamment des tenants et des aboutissants de l'enseignement de l'Église, ces recommandations ont été vécues par nos fidèles comme un lourd fardeau. Et ils découvrent ensuite que des prêtres qui les accablaient ont péché au plan sexuel de

manière beaucoup plus grave. Comme les pharisiens, en ne faisant pas ce qu'ils prêchent. Vous pouvez imaginer la colère d'une mère qui a eu grossesse sur grossesse et n'en peut plus, ou celle d'un jeune homosexuel, lorsqu'ils apprennent ce dont même certains prêtres se sont rendus coupables ! Et cette colère est d'autant plus exacerbée que la pédophilie est devenue **le péché d'ordre sexuel...**

c- L'information, la formation théologiques des laïcs

Alors qu'il est ordonné, aujourd'hui, en France, moins de 100 prêtres par an que fait-on de la véritable explosion de formation théologique chez les laïcs ? Depuis la guerre, les facultés de théologie, les écoles cathédrales, les retraites de chrétienté (des Foyers de Charité), les Exercices Spirituels (donnés par les Centres Jésuites), toute l'action spirituelle des monastères, des communautés nouvelles, des mouvements divers, ont multiplié, comme jamais, le nombre de laïcs sensibilisés, formés, parfois très formés, jeunes retraités disposant de temps, qui seraient prêts, si leur évêque le leur demandait, à rendre des services et qui ne serait sûrement pas celui, au rabais, du diaconat.. On se demande parfois ce que fait l'Église, ce que font les diocèses pour les mettre à l'oeuvre (hommes et femmes, bien sûr !), pour mieux les utiliser, mieux les mobiliser ? On dit les clercs inquiets de leur concurrence, on a même lancé une année spéciale pour les rassurer. Pourquoi, mais je marche sur des oeufs, ne pas prévoir, comme aujourd'hui dans les Églises catholiques d'Orient, des ordinations ministérielles de laïcs pour des communautés précises (voir annexe, 1ère épître de Paul à Timothée). Ou en est l'audace de l'Eglise dans une conjoncture bien délicate ?

Il semble que ce soit le travers propre de l'Église de ne pas aller au bout de son action à partir du moment où elle doit confier la tâche à des non-clercs, comme c'était le cas dans l'Église primitive et pas seulement à des diacres, "mis à toutes les sauces". Ne faudrait-il pas rechercher le sens donné par les Pères Conciliaires à la notion de **sacerdoce universel des fidèles** (constitution *lumen gentium* de Vatican II), dans le sens de la 1^e épître de Saint-Pierre ?

En fait les responsables de l'Église ne regrettent-ils pas la bonne époque où personne (c'est-à-dire les femmes) ne comprenait rien à ce qui se disait aux offices, bien sûr tout était en latin, et où on se résignait à réciter son chapelet. Et ce n'est pas si vieux, une des images fortes de mon enfance : voir ma grand-mère égrener son chapelet à la messe qu'elle était bien incapable de suivre !

Les ordinations sacerdotales en France

Depuis la dernière guerre, l'évolution du nombre d'ordinations sacerdotales, en France, a suivi celle de la pratique religieuse et plus encore, probablement, celle de la pratique féminine.

Si dans les années d'après-guerre, jusqu'au début des années 50, il y avait encore, en France, plus de 1000 ordinations chaque année, l'infléchissement se fait au milieu des années 50, avec encore 825 ordinations en 1955.

Et l'effondrement s'accélère, 560 en 1965, 170 en 1975, 142 en 2000, moins de 100 durant toutes les années 2000, jusqu'à 89 en 2009 (en fait, comme le grand séminaire dure 6 ou 7 ans, il faut avancer de la même durée les dates d'entrée).

Et, bien évidemment, le nombre de prêtres diocésains suit cette courbe, de 41 000 en 1965, nous sommes arrivés à 14000 en 2009 (dont la moitié a plus de 75 ans).

Statistiquement, vu la forte diminution de la pratique religieuse, la chute par pratiquant n'est pas dramatique, environ 280 pratiquants/prêtre en 1950, 180 en 2010, mais ce n'est pas la même chose si on se reporte au nombre de ceux qui se disent catholiques et utilisent épisodiquement les services de l'Église (mariages, obsèques, communions), 900 en 1950, 2860 en 2010.

Enfin, il est communément admis que les jeunes prêtres actuels sont sensiblement plus "traditionalistes" que leurs anciens (avec notamment le port généralisé du col romain, voire même de la soutane). C'est parfaitement compréhensible puisque ces jeunes prêtres sont souvent issus de familles encore très traditionnelles, où la "transmission" de la foi et de la pratique religieuse est encore forte (notamment du côté des mères), sans compter ceux qui sont membres de Communautés charismatiques. D'ici quelques années, on peut donc prévoir que le presbyterium français sera nettement plus "tradi" que celui issu du Concile Vatican II.

S'il correspond alors au "petit reste" qui constituera l'Eglise catholique en France pratiquante, la masse des catholiques "en bordure", *le tout-venant* comme dit le P. Christoph Théobald, en sera d'autant plus éloignée... On peut craindre alors, comme Joseph Moingt dans son dernier livre (*Croire quand même*, Temps Présent, 2010), que dans dix ou vingt ans, l'Église catholique de France, et d'Occident, se rapproche d'une secte de gens bien-pensants et cela ne fait-il pas penser aux pharisiens juifs si fortement vilipendés par Jésus ?

Certes, ce sont les pharisiens, repliés à Yavné sous la conduite de quelques hommes de génie (Yohanan ben Zakkai, Gamaliel...), qui, après la chute de Jérusalem en 70, fondèrent le judaïsme rabbinique et permirent la survie du judaïsme. Mais est-ce bien la vocation de l'Eglise, la mission des chrétiens telle qu'elle leur fut confiée par leur fondateur, de ne maintenir qu'un "petit reste" ?

Les canonisations

Depuis le pontificat de Jean-Paul II, les canonisations se sont multipliées, 492 sous Jean-Paul II, déjà près de 40 sous Benoît XVI. Et il est significatif de voir que la quasi totalité concerne des prêtres, religieux ou religieuses. Ah non, il y a un ancien chef d'État, Charles II de Habsbourg, mort en 1922, béatifié en 2004, mais plus pour sa piété que pour son action éphémère et assez inutile comme dernier empereur d'Autriche-Hongrie.

Du coup l'ancien homme politique chrétien que je suis, a cherché à voir si des responsables politiques, manifestement chrétiens, ayant joué un rôle important depuis la dernière guerre avaient quelque chance de devenir un jour bienheureux puis saints. J'en ai trouvé cinq :

- Robert Schuman, mort en 1963, sa cause de béatification a été ouverte en 1991, on attend...
- Edmond Michelet, mort en 1970, cause ouverte en 1976, on attend... (le fait qu'il ait un petit-fils évêque, Benoît Rivière, donnera peut-être un petit coup de pouce...)
- Giorgio la Pira, maire de Florence, mort en 1977, cause ouverte en 1986, on attend...
- Julius Nyerere, premier président de la Tanzanie, mort en 1999, cause ouverte en 2005, on attend...
- et je cite pour mémoire, Oscar Romero, évêque de San Salvador, assassiné en 1980, pour des raisons politiques et religieuses, on attend...

III- Et le Monde ? (voir le N° 3425 de La Vie, du 21 Avril 2011)

Il est trop facile d'accuser des phénomènes extérieurs, mondialisation, crise généralisée des institutions, sécularisation, société de consommation... qui seraient cause du déclin fort et rapide du catholicisme dans les pays de vieille tradition chrétienne d'Europe et des Amériques. Commençons par regarder chez nous avec sérieux et tirons en les leçons, en essayant de nous corriger nous-mêmes d'abord.

Après les espérances soulevées par Vatican II, (ouverture au monde et aux autres religions, renouveau liturgique, réhabilitation des grands théologiens allemands et français plus ou moins persécutés dans la première moitié du siècle, développement de la notion de *Peuple de Dieu...*), le sentiment que la Curie romaine reprenait le contrôle de la situation (la publication d'*Humanae Vitae*, contre l'avis de plusieurs commissions pontificales, en 1968, en fut le révélateur : qu'en était-il du respect de la collégialité épiscopale et même du *sensum dei* du peuple de Dieu ?) apporta une douche froide à bon nombre de catholiques des vieux pays européens ou américains (notamment des femmes) qui s'éloignèrent sans bruit de l'institution.

On aurait pu penser que l'élection d'un pape polonais, acteur du Concile, aurait pu faire repartir le mouvement.

Hélas, le choix, rapidement évident, de privilégier les "congrégations" nouvelles plus ou moins liées au pouvoir politique conservateur et financier (*Opus Dei*, Légionnaires du Christ), conforte les chrétiens "conciliaires" dans l'idée que le choix d'une "Église servante et pauvre" est bien enterrée, sans compter le choix délibéré de nommer des évêques réputés conservateurs, aussi bien en Europe que dans les Amériques, souvent contre le désir fortement manifesté de leur "peuple". Et il semble que cela continue avec le nouveau pape.

Et cela est confirmé par la condamnation plus ou moins explicite de la Théologie de la Libération en **Amérique du Sud**. La peur panique de l'Occident, à commencer par le Vatican, devant le communisme et son ancêtre le marxisme, a poussé les responsables de l'Église, mais aussi les chefs d'État conservateurs liés à l'oligarchie, à condamner cette théologie, suspectée de marxisme, sans voir que sa première préoccupation était la **justice**. Mais l'Église n'avait-elle pas oublié, qu'à côté de la charité, de l'amour, "*Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimé*", le commandement complémentaire de Jésus était **la justice**, "*Cherchez le royaume de Dieu et sa justice...*" ?

Quatre faits sont particulièrement significatifs, dans ces pays qui fournissent aujourd'hui les plus gros bataillons de catholiques :

- Dès 1979, à Mexico, Jean-Paul II insiste sur le rôle spirituel du clergé et dénonce le rôle politique que certains occupent. En 1983, il réprimandera publiquement le P. Ernesto Cardenal, ministre de la culture sandiniste, à son arrivée au Nicaragua, et de ce fait, il y aura de violentes manifestations pendant sa messe pontificale.
- Le P. Leonardo Boff, franciscain brésilien, un des pères de la théologie de la libération, est mis au silence, en 1984, par le préfet de la Congrégation de la Foi, J. Ratzinger. Moins discipliné, moins humble peut-être que nos grands théologiens français préconciliaires, Chenu, Congar, de Lubac,..., il se réduit à l'état laïc, devient le conseiller très écouté du futur président Lula, sera un des fondateurs du Forum Social Mondial (je l'ai entendu conclure le 3ème Forum Social à Porto Alegre en 2003, discours vraiment "évangélique", écouté religieusement puis acclamé par des dizaines de milliers de participants).
- Don Helder Camara, évêque de Recife, dont le charisme eut un retentissement mondial, est remplacé à sa retraite en 1985 (il mourra en 1999), par un prélat ultraconservateur, José Cardoso Sobrinho qui se chargera de faire table rase de toute l'action pastorale libérationniste de son prédécesseur. Il fera les couvertures de la presse mondiale quand il excommuniera en 2009 la maman d'une fillette de 9 ans ayant avorté après avoir été violée par son beau-père.

- Mgr Oscar Romero, un autre père de la théologie de la libération, défenseur des pauvres, est assassiné en 1980 pendant sa messe. On attend toujours sa béatification (bien que Benoît XVI se soit prononcé en sa faveur en 2007). Par contre le P. Escriva de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei, mort en 1975, a été canonisé par Jean-Paul II dès 2002.

Et on s'étonne de la progression fulgurante des églises évangéliques en Amérique Latine ? Elles représentent aujourd'hui, selon les pays, alors qu'il n'y avait que des catholiques, de 20 à 28% de la population et la forte progression continue. D'autre part, une véritable scission commence à s'y opérer entre les catholiques les plus conservateurs (animés par les Légionnaires du Christ ou l'Opus Dei), issus des classes supérieures et ceux qui maintiennent l'option prioritaire pour les pauvres, avec les Communautés ecclésiales de base.

IV- Des signes d'espérance

Les premières années du pontificat de Benoît XVI ont été marquées par le véritable "cyclone" de la pédophilie, avec l'alliance de la justice et des médias. Le principal reproche fait à l'Église était de vouloir se mettre au dessus des lois, de régler ses problèmes toute seule, de faire jouer le secret. A notre époque hyper médiatique c'était carrément suicidaire. Le courage du Pape, sa volonté de faire toute la lumière, de laisser intervenir la Justice, ses interventions sévères mais humaines, ont eu au moins un résultat, spectaculaire : les médias ont cessé d'en faire leurs titres, les actions en justice s'opèrent dans la discrétion. Il semble que toutes les dispositions soient prises pour éradiquer, si possible, ce mal absolu.

La remarquable intervention du P. Timothy Radcliffe, citée ci-dessus, le montre : l'Église a péché par ce qui faisait l'essentiel de son fonds de commerce depuis des années, légiférer sur ce qui ne la concernait pas au premier chef : la sexualité et ce qui se passait dans les alcôves. Ses interdits ont massivement détourné d'elle les jeunes chrétiens. Espérons qu'elle a compris.

Par ailleurs, Benoît XVI a décidé de renouveler, en 2011 pour son 25^e anniversaire, le geste prophétique de Jean-Paul II, réunissant à Assise en 1986, sur un pied d'égalité, les responsables de toutes les religions du monde. Alors que les négociations ont repris avec les intégristes de Mgr Lefebvre, ce signe est particulièrement fort.

La prétention de l'Église, depuis 17 siècles, de régenter le monde occidental et plus si possible est en train de voler en éclats. C'est un vrai signe d'espérance. C'est cette prétention qui avait détourné d'elle, et finalement du christianisme, la masse des chrétiens, à commencer par les plus éclairés ou les plus éduqués. C'est cette prétention qui finalement a provoqué le rejet pour ne pas dire même parfois la haine de l'Église et de ses représentants.

Certes, tout n'est pas encore joué et certains représentants de la haute hiérarchie de l'Église traînent encore les pieds, mais l'évolution des choses est irréversible, *les signes des temps*, comme disait Jean XXIII, sont bien là, l'Église ne pourra plus avoir ce rôle de domination qu'elle s'est arrogée trop longtemps.

L'Évangile, la Bonne Nouvelle de Jésus, avec ses propositions inouïes encore aujourd'hui, de mise en confiance, d'amour pour les autres, d'appel à plus de justice, de pardon, d'attention et de respect pour les plus petits et les exclus, d'appel à la paix... va pouvoir redevenir audible sans être polluée par toutes les considérations de pouvoir qui l'encombraient. Le magistère ou même chaque chrétien, peut, enfin, prendre conscience de sa première et double mission : être témoin de la tendresse de Dieu et annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus. Annoncer la Bonne Nouvelle, certes, mais encore faut-il le faire "avec autorité", comme on le disait de Jésus lui-même, c'est-à-dire celle que nous avons reçue, intégrée, méditée, avec l'aide du St-Esprit.

Et on voit bien le succès de tous les mouvements évangéliques ou pentecôtistes, qu'ils soient de mouvance catholique ou réformée. De tous les cotés, que l'on participe ou non à ces mouvements, on sent bien cet appel, ce besoin, de redécouvrir, de lire, d'étudier, de mettre en œuvre, si possible, l'Évangile. Face au matérialisme, à tous les dégâts causés par la mondialisation, à l'exploitation de l'homme par l'homme, au néolibéralisme débridé, à la violence qui en découle, les paroles, toujours vivantes, plus que jamais actuelles, de l'Évangile sont une réponse d'espérance. C'est le moment.

Voilà notre responsabilité de Chrétiens : être à l'écoute des autres, attentifs, confiants dans la vie, sans avoir peur de ce qui disparaît, être des guetteurs d'espérance !

Pierre RASTOIN
Septembre 2011